

Olivier Bosson : la fiction participative

Le travail d'Olivier Bosson est assez caractéristique d'un parcours allant de l'école du Fresnoy (où le réalisateur a fait ses armes) aux circuits de diffusion de l'art contemporain, et plus à la marge (pour l'instant) ceux du cinéma, au FID notamment. Réalisateur avec Nicolas Boone de *200 %*, long métrage loufoque aux allures de cadavre exquis, Olivier Bosson vient d'achever *Tropique*, construit selon le même protocole. Lequel ? D'abord un casting soigneux sur les lieux du tournage à venir, visant à recruter un nombre délirant d'acteurs non professionnels (250 pour *Tropique*). *200 %*, à Saint-Fons dans la banlieue de Lyon, télescope les histoires et les générations dans une satire sociale impitoyable et foisonnante. *Tropique* développe le même intérêt pour les paysages de banlieue, en l'occurrence au quartier des Teppes à Annecy, où Olivier Bosson met en scène sous forme de conte surréaliste des migrants et des riverains xénophobes. Il en profite pour confronter le paysage municipal (école, immeubles...) à la nature toute proche, de lac en montagne, nature à la fois policée et sauvage. *Le Forum des rêves*, projet plus diffus et toujours en cours, est l'occasion d'un casting itinérant, avec toujours la même idée : mettre en résonance des gens avec leur environnement. « Pour *Le Forum des rêves*, j'ai déjà rencontré environ 1 000 personnes. Ça forge l'expérience, et ça crée des liens communautaires très forts, une puissance collective... Je n'utiliserai peut-être pas cette méthode toute ma vie, mais c'est très intéressant. Par ailleurs, je ne me sens pas à l'aise avec le fait que le cinéma français ait un lien si fort avec le théâtre dans l'apprentissage du jeu, ce qui me conduit vers les non-professionnels. » Ce principe participatif le conduit à confier la caméra aux acteurs dans *Le Forum des rêves*, série de fictions imbriquées où chaque personnage est invité à raconter un rêve ensuite mis en scène.

Le foisonnement de la narration est au cœur du travail d'Olivier Bosson, qui se définit comme un « post-brechtien », ce qui explique selon lui l'intérêt que Luc Moullet a porté à la sortie de *200 %*. Ici, les histoires et les situations s'enchaînent dans la plus grande fluidité, et l'on peut dire que les films d'Olivier Bosson ressemblent à ses tournages : ils veillent avant tout à (re)créer un lien social. « Tout le monde se fabrique des fictions, on voit bien comment dans le monde contemporain des fantasmes apparaissent, puis durcissent, tant et si bien qu'après on est dedans. Dans *Tropique*, les personnages



200% d'Olivier Bosson (2011).

se projettent dans l'avenir, se "font des films". Cela implique des problèmes de tournage passionnants : comment un plan subjectif devient objectif, comment un personnage se voit entrer dans le plan qu'il a lui-même imaginé ? » Avec ses 20 000 euros et quelques de budget pour *200 %* et autant pour *Tropique*, Olivier Bosson ne compte pas sur les financements traditionnels : « L'organisation des aides me pose problème pour l'instant. Comment écrire un scénario non pour le tourner mais pour une commission ?... Je ne suis pas contre, mais pour moi ce serait une autre activité. » Il s'appuie plutôt sur les réseaux associatifs et locaux (mairies et autres MJC), ou encore sur les structures d'art contemporain. Malgré sa fragilité économique, ce modèle de tournage a pour mérite d'assurer une grande liberté au réalisateur, de forme comme de sujet (c'est ainsi que *Tropique* aborde d'une manière unique, sans doute pas la moins juste, la migration).

Ce qui caractérise surtout Olivier Bosson, par ailleurs actif performeur, c'est peut-être son enthousiasme professé pour « l'à peu près ». Un parti pris qui dit moins une méthode de travail (tout est écrit et répété minutieusement dans *200 %* et *Tropique*) qu'une excentricité joyeuse opposée à l'esprit de sérieux et au travail « bien fait », penchant vers l'esthétisation : « Il faut garder en tête qu'un film est un acte de communication – pas au sens institutionnel, si répandu aujourd'hui – pour désacraliser l'œuvre d'art et se permettre d'inventer. » Citant comme sources d'inspiration aussi bien Jean Rouch que Kim Ki-duk, Avi Mograbi ou le cinéma de Nollywood, Olivier Bosson trace un chemin de traverse dans l'hybridation des formes, qu'il s'agira de suivre de près.

Louis Séguin